

CHAPITRE VI LES OURS

Au bout d'une heure de route, le temps pour Tomek de se rendre compte que Marie n'avait pas exagéré les capacités musicales de Cadichon, l'obscurité se fit et on n'y vit plus guère. En outre, un froid humide s'était abattu sur la carriole et ses occupants.

— Holà, Cadichon ! s'écria Marie, et l'âne s'arrêta aussitôt.

Puis elle tendit une veste à Tomek qui frissonnait.

— Tiens, couvre-toi. Il va faire encore plus froid d'ici peu. Moi, je vais mettre ses pantoufles à notre petit ami.

Tomek se demanda ce que cela voulait dire et il la regarda faire. Elle fouilla dans la carriole et en tira une brassée de tissus qu'elle jeta au sol.

Puis elle descendit et entreprit d'envelopper chaque pied de Cadichon, si bien qu'il eut bientôt une sorte de grosse boule au bout de chaque patte. Tomek n'y comprenait rien.

— Et voilà. Aux roues maintenant ! J'ai besoin de ton aide, Tomek !

Il sauta à son tour de la carriole et tous les deux firent avec les roues la même chose que Marie avait faite avec les pattes de Cadichon : ils les entortillèrent dans de longs rubans de tissu qu'ils fixèrent ensuite aux rayons. La carriole avait désormais de véritables pneumatiques ! Tomek allait demander à Marie à quoi tout cela pouvait bien servir, quand un cri aigu leur parvint, aussitôt suivi d'un grognement épouvantable qui fit trembler la forêt. Cela ressemblait davantage à un hurlement de douleur qu'à celui d'une bête qui attaque. Cadichon s'immobilisa. Marie et Tomek tendirent l'oreille mais le silence était retombé.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Tomek en serrant malgré lui le bras de Marie.

— Je ne sais pas, avoua-t-elle. Un ours, certainement. Qui a dû se blesser et se faire très mal. Mais le cri d'avant ? Je ne sais pas... On aurait dit... Non, je ne sais pas...

Puis, comme on n'entendait plus rien, ils remontèrent dans la carriole et reprirent leur route.

À la grande surprise de Tomek, l'attelage était devenu presque silencieux. On percevait à peine le tap tap des pieds de Cadichon, et plus du tout le bruit des roues sur le chemin. C'était comme s'ils avaient glissé.

— Et maintenant je vais t'expliquer, chuchota Marie à son ami.

— Volontiers, répondit Tomek, parce que je donne ma langue au chat.

— Eh bien voilà, reprit Marie, comme je te l'ai déjà dit, cette forêt est infestée d'ours. Leur territoire commence seulement ici, voilà pourquoi nous n'en avons pas encore vu. C'est une race d'ours très dégénérée car ils sont les seuls êtres vivants dans cette forêt et, comme tu le sais sans doute, cela rend idiot de rester toujours entre soi. De plus, à force de vivre dans l'obscurité, ils sont devenus complètement aveugles. Leur odorat non plus ne vaut pas grand-chose, ils ne feraient pas la différence entre un poulet rôti et une fraise des bois. Le seul sens qui fonctionne bien chez eux, c'est l'ouïe. Ils ont une bonne oreille et passent leur temps à guetter le moindre bruit. Car ils en ont plus qu'assez de manger des champignons sans goût et de la mousse pourrie. Pour eux, bruit égale viande, tu comprends ? Eux-mêmes sont très silencieux malgré leur corpulence, ils se déplacent sans qu'on les entende et brusquement ils surgissent devant vous. Pour eux, nous sommes de la viande, Tomek, ne l'oublie jamais pendant les deux ou trois heures qui viennent. Ne parle plus. Ne bouge plus. Ne respire pas bruyamment. Et surtout, pour l'amour de Dieu, n'éternue pas ! Cette forêt regorge sans doute de braves gens morts dévorés par les ours parce qu'ils ont éternué ou simplement parce qu'ils se sont raclé la gorge.

— Mais... et Cadichon ? murmura Tomek, terrorisé. S'il... enfin, s'il se met à...

— Cadichon est plus malin que tu ne le penses. Il a déjà perdu un oeil dans cette forêt et il sait à présent que son salut dépend de son silence. Il saura se tenir. Ah oui, une dernière chose : ces ours sont... comment dire... ils sont grands.

— Très grands ? demanda Tomek.

— Très grands, confirma Marie. Et maintenant, silence. Plus un bruit jusqu'à ce que je t'en donne à nouveau la permission.

Ils continuèrent à glisser ainsi dans la nuit. Tomek distinguait à peine la croupe de Cadichon qui dansait devant lui. Malgré les mots rassurants de Marie, il n'avait qu'à moitié confiance. Il fit une brève prière qui

commençait par : « Mon Dieu, faites que je revoie la lumière du jour, faites que je revoie grand-père Icham... » et qui se terminait par : « Je t'en supplie, Cadichon, ne pète pas ! »

Il est difficile de mesurer le temps quand tout, autour de vous, est noir et silencieux. Est-ce qu'une heure s'était écoulée, ou deux peut-être ? S'était-il assoupi ? En tout cas, Tomek eut soudain la sensation qu'ils n'avançaient plus. Cadichon s'était arrêté. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Il se garda bien de bouger un cil. Que faisait Marie ? Pourquoi ne bougeait-elle pas non plus ? Est-ce qu'elle dormait ? Et Cadichon, pourquoi ne repartait-il pas ? Tomek eut bientôt la réponse à toutes ces questions. Un faible rayon de lumière traversait les hautes branches et tombait juste devant l'âne. Et là, en plein milieu du chemin, un ours se tenait assis. Tomek se sentit glacé jusqu'à la moelle des os mais il réussit à ne pas crier. Jamais il n'avait vu une bête de cette taille. Elle était parfaitement immobile, sauf l'énorme tête qui changeait quelquefois d'axe ou bien s'inclinait légèrement, et les petites oreilles poilues qui pivotaient lentement, à l'affût du moindre bruissement de feuille, de la moindre pierre qui roule. Marie l'avait bien dit : l'ours ne voyait rien, ne sentait rien, mais il écoutait. Ah, comme il écoutait ! Il était tout entier dans ses oreilles. Il y mettait une telle intensité que Tomek eut peur qu'il n'entende les battements de son cœur qui s'affolait dans sa poitrine. Il se rappela avoir vu un ours autrefois, sur la place du marché, dans son village. Le dresseur le faisait danser en jouant de la flûte. Mais celui-ci était bien plus grand, bien plus fort.

Cela dura une éternité. Cadichon était comme une statue de pierre. Marie ne donnait aucun signe de vie non plus. Tomek prit la résolution d'être patient lui aussi, même si cela devait durer des jours et des nuits. Il faudrait bien que cet ours finisse par s'en aller ! Il faudrait bien qu'il les laisse enfin partir ! Dans la position où il était, Tomek pouvait tenir longtemps. On verrait bien qui perdrait patience le premier ! Quelque chose le gênait cependant autour du cou. Une cordelette, lui sembla-t-il. Avec d'infinies précautions, il y porta la main, centimètre par centimètre. C'était une cordelette, en effet. Il la fit glisser entre ses doigts, imperceptiblement, pour savoir ce qu'il y avait au bout. Et il trouva une sorte de petit sac en toile fermé par un lacet. Il réussit à défaire le lacet. Il prit tout son temps. À l'intérieur de la pochette, on avait glissé une pièce de monnaie qui s'y logeait tout juste. Tomek la fit passer et repasser entre ses doigts. Une pièce d'un sou, estima-t-il. Elle était toute chaude d'être restée contre sa poitrine. Pourquoi l'avait-il mise là ? Il n'en avait aucun souvenir...

Le temps passa, impossible à mesurer. À un moment Tomek eut un léger soubresaut. Il avait failli s'endormir. Or il ne le fallait à aucun prix. Quand on dort, on peut ronfler, bouger. Il n'y a pas plus bruyant qu'une personne qui dort ! Était-ce le sursaut de Tomek qui l'avait alerté ? Toujours est-il que l'ours se mit en mouvement. Il posa ses deux pattes avant sur le sol et se mit à marcher. Par bonheur, il ne se dirigea pas vers la carriole. Au contraire il s'en éloigna. À cet instant, Tomek entendit dans un souffle la voix de Marie à son oreille. Elle lui chuchotait :

— Ils s'en vont...

Ils s'en vont ? se demanda Tomek, comment ça, ils s'en vont ? Il n'y en avait pourtant qu'un seul ? Il voulut regarder derrière lui mais Marie l'en empêcha. Il fallait attendre encore un peu avant de bouger ne serait-ce que le petit doigt. Ils patientèrent donc quelques minutes, puis Tomek eut le droit de se retourner. Et là il pensa s'évanouir de terreur. L'ours qui disparaissait dans la nuit en se dandinant devait mesurer plus de douze mètres. Une montagne de chair, de griffes et de dents, qui, d'un seul coup d'ongle, aurait pu déchiqueter la carriole et ses occupants. Lorsque Marie jugea que le danger était tout à fait écarté, elle murmura :

— Hue, Cadichon !

Et le petit âne reprit sa marche en avant, plus silencieux qu'une mouche sur un tapis de velours.

Bientôt ils purent à nouveau converser à voix basse.

— Celui devant la carriole était un bébé, dit Marie. Il avait quelques mois, pas plus. L'autre était la mère, je pense.

— Heureusement que je ne l'ai pas vue, répondit Tomek, sinon je n'aurais pas pu m'empêcher de crier.

Il ramena la couverture sous son menton et respira profondément. Sans Marie et Cadichon, il n'aurait pas eu la moindre chance de s'en sortir. Il aurait fini dans le ventre d'un ours, oublié de tous pour l'éternité. Il en eut le frisson. Imaginer que la jeune fille au sucre d'orge ait supporté cela elle aussi, qu'elle ait affronté toute seule ces effroyables ours, imaginer... Tomek fut soudain pétrifié d'horreur. Le cri qu'ils avaient entendu quelques heures plus tôt ! C'était elle ! Ce ne pouvait être qu'elle ! Il s'écria, au bord des larmes :

— Marie, Marie, elle a été dévorée ! Elle...

— Ne crie pas, je t'en supplie ! l'interrompit Marie. Qui a été dévoré ?

— La jeune fille ! C'est elle qui a crié, j'en suis sûr ! Marie, il faut faire quelque chose !

— Mais de qui parles-tu, Tomek ? Quelle jeune fille ?

Il se rendit compte qu'il n'avait pas encore parlé d'elle à Marie. Curieusement, cela ne lui était pas venu à l'idée, et pourtant Dieu sait qu'elle occupait souvent ses pensées. Il se souvint aussi brusquement d'avoir cherché en vain tout à l'heure d'où provenait la pièce dans le petit sac autour de son cou. Il le dit à Marie. Celle-ci réfléchit quelques instants, puis :

— Eh bien, si tu ne te souvenais plus d'elle, Tomek, cela ne peut signifier qu'une seule chose, c'est que... Tomek termina tristement la phrase commencée par Marie :

— ... c'est qu'elle était dans la Forêt de l'Oubli... c'est donc bien elle qui a crié. Et c'est donc elle que les ours...

Il ne parvint pas à achever. Il la revoyait, si jolie dans la douce lumière de la lampe à huile : « Vous avez des sucres d'orge ? »

A quoi bon maintenant continuer le voyage ? A quoi bon même continuer à vivre ? Il eut envie de hurler de toutes ses forces : « Vous ne me faites pas peur, espèces de gros ours abrutis ! »

Il eut envie de chanter à pleine voix, de taper sur des casseroles pour qu'ils viennent, qu'ils le dévorent lui aussi et qu'on en finisse. S'il ne le fit pas, ce fut seulement parce qu'il y avait là Marie et Cadichon, et qu'ils n'avaient pas envie de mourir, eux. Il se cacha dans la couverture pour pleurer. Ils roulèrent longtemps comme cela. Tomek était inconsolable. Marie avait posé sa main sur son épaule et elle le caressait parfois, comme pour dire : « Ça va... ça va aller... » Puis soudain elle le serra plus fort et lui murmura :

— Tomek ! Je viens de réfléchir : il y a quelque chose à quoi nous n'avons pas pensé tous les deux.

— Quoi donc ? renifla-t-il.

— Si tu ne te souvenais pas de ta petite amie tout à l'heure, c'est parce qu'elle était dans la Forêt de l'Oubli, tu es d'accord avec moi ?

— Oui, et alors ?

— Et maintenant tu repenses à elle... Elle est revenue dans ta mémoire...

Tomek, qui comprenait petit à petit ce que Marie voulait dire, bondit d'un coup hors de sa couverture.

— Mais oui, bien sûr ! Si je repense à elle, c'est qu'elle n'est plus dans la Forêt de l'Oubli... Elle en est sortie ! Marie ! Elle en est sortie !

Ils s'embrassèrent de joie. Cadichon accéléra l'allure et bientôt les trois amis atteignirent les limites du territoire des ours. Ils purent à nouveau élever la voix, y voir davantage et surtout sentir un peu de chaleur sur leur peau. Au fil des kilomètres, et dans le bonheur de la clarté revenue, Tomek et Marie se mirent à chanter toutes les chansons qui leur passaient par la tête et ils finirent par brailler à gorge déployée :

Mon âaane mon âaane A bien mal à sa patte !

Cadichon, qui n'avait pas mal à la patte du tout, galopa comme au temps de sa jeunesse et bientôt ils jaillirent dans la lumière de la prairie, laissant derrière eux la Forêt de l'Oubli et ses ténèbres.